

Soutenir les projets inspirants dans les écoles publiques

Faute de moyens supplémentaires, certaines écoles hésitent à se lancer dans un projet de développement scolaire pourtant prometteur. C'est là que le fonds de soutien de proEdu entre en jeu.

Pour qu'un projet soit fructueux, il faut lui donner de bonnes conditions de départ. Le fonds de soutien de proEdu donne un coup de pouce à des projets porteurs de sens pour les élèves et les équipes éducatives. Un montant d'impulsion peut être alloué aux projets qui encouragent le développement des compétences de base et transversales chez les élèves en:

- Changeant de perspective afin de placer l'élève au cœur de son apprentissage.
- Cultivant d'autres formes d'évaluation, comme le feedback par exemple.

- Tenant compte du rythme de chacun et chacune, notamment dans l'organisation scolaire.

Depuis 2021, proEdu, avec le soutien des fondations Mercator Suisse et Jacobs Foundation, accompagne les écoles publiques suisses dans la concrétisation de tels projets.

Pendant et après la mise en œuvre du projet, les écoles soutenues partagent leurs expériences pratiques afin que d'autres puissent en profiter.

Vous envisagez de renforcer votre réseau avec d'autres écoles? De développer des apprentissages innovants dans différents domaines?
Vous souhaitez obtenir une impulsion issue de la pratique ou impliquer des spécialistes externes dans la mise en œuvre d'un projet?

UN COUP DE POUCE
qui propulse vers le succès



FONDS DE SOUTIEN

Améliorer la santé psychique des élèves et le climat scolaire en développant les compétences socioémotionnelles

Exemple de projets financés en 2024-2025: educoeur

En aout 2024, le fonds de soutien a permis au Centre scolaire de la Côte de lancer un projet autour de l'empathie à l'école. Le but était d'améliorer la santé psychique des enfants et le climat scolaire pour favoriser leur apprentissage. Le fonds de soutien a d'abord garanti le déploiement du projet dans trois classes de 4H. Puis, il a pu être déployé dans les 13 classes de 3H et 4H du centre dès octobre 2024 pour 18 enseignantes et 245 élèves, grâce au premier prix remporté par educoeur dans le cadre du budget d'innovation collaborative de la ville de Neuchâtel. Nous avons rencontré Raphaël Simon, directeur adjoint du cycle 1, Amélie Vuithier, enseignante, et Mireille Haag, créatrice du programme educoeur, pour découvrir leurs retours pratiques sur cette expérience.

«Face au vent du changement, il y a ceux qui construisent des murs et d'autres des moulins.»



Mireille Haag, Raphaël Simon et Amélie Vuithier

Pourquoi avoir choisi de mettre en place ce programme?

Raphaël Simon: Ces dernières années, la difficulté à gérer les classes augmente. Avec le Covid, les enfants qui entrent à l'école aujourd'hui ont été très déconnectés des autres et d'eux-mêmes et ont peu développé d'empathie. On constate aussi que la place des écrans explose et que les élèves ont du mal à se concentrer et à gérer leurs émotions. Ils-elles sont en manque de lien, mais ils-elles ne savent pas comment en créer, alors ils-elles cherchent maladroitement une porte qui provoque souvent des réponses négatives.

Comment démarrer une année scolaire quand, après la première semaine, les enseignantes sont déjà à bout? Comment répondre à ce système malade, où les enfants comme les enseignant-es se sentent dépassé-es? Le projet educoeur offrait une réponse. C'est un outil clé en main, rapide et concret, qui soulage les enseignant-es sans devoir faire des heures de préparation supplémentaire. Il contribue à l'amélioration du bien-être des élèves et des enseignant-es, de l'apprentissage, du climat scolaire et du bien-vivre ensemble.

Pourquoi l'avoir destiné spécifiquement aux élèves de 6 à 9 ans ?

Mireille Haag: J'imagine la société comme une maison. Si la base tient, alors le reste tient. C'est autour de l'âge de 6 ans qu'un travail autour des émotions commence à être possible, avant le cerveau n'est pas mature pour le faire. Si on intervient au secondaire, c'est trop tard, les comportements sont déjà très ancrés. On sait aujourd'hui que la partie du cerveau cognitif est étroitement liée à la partie du cerveau émotionnel. L'un ne va pas sans l'autre.

Comment les ateliers se déroulent-ils et comment utilisez-vous les outils au quotidien?

Amélie Vuithier: Toutes les deux semaines, Mireille propose un nouvel atelier en classe, soit douze ateliers par an. En début d'année, elle nous donne une formation de deux heures et on reçoit un classeur avec des fiches pour chaque atelier et des exercices pratiques entre les séances. Comme c'est un outil clé en main, on peut rester vraiment présente pendant les ateliers pour bien les intégrer.

Les élèves apprennent à observer, à exprimer leurs besoins et à formuler des demandes. Au début, ça les fait rigoler, mais ils-elles se prêtent au jeu parce que ça leur fait du bien d'être dans leurs corps sans passer par la tête. Ils-elles comptent les jours avant chaque atelier et demandent d'eux-elles-mêmes à faire les exercices quand ils-elles en sentent le besoin. En classe, chaque enseignante adapte ensuite les exercices selon les besoins de ses élèves et ses préférences. Plus on pratique et plus ça devient naturel.

Quels changements avez-vous constatés ?

A.V.: Du côté des élèves, on arrive surtout à éviter que les conflits escaladent et à limiter les mesures drastiques, comme l'exclusion. Aujourd'hui, on arrive à identifier le conflit plus rapidement, à le stopper et à responsabiliser les enfants pour moins intervenir. Il y a beaucoup plus d'empathie entre eux-elles: ils-elles se rendent service et ils-elles se valorisent mutuellement. Quand on fait du renforcement positif avec «l'arrosage de fleurs», les élèves verbalisent les qualités de leur camarade. Quand un-e élève rencontre des difficultés, il-elle va naturellement aller vers celle ou celui qui a les atouts dont il ou elle a besoin.

Avec les outils de communication non violente, on évite d'imaginer les besoins des enfants. On part d'eux-elles, on pose les bonnes questions pour devenir une enseignante-coach.

Personnellement, je me stressais beaucoup avec les objectifs et ça m'a aidé à sortir la tête du guidon. Si on passe notre temps à gérer la classe, on ne peut rien enseigner. Parfois, il faut revenir à l'objectif le plus simple: le bien-vivre ensemble. Aujourd'hui, toutes et tous les élèves ont fait un bond en avant dans les apprentissages et dans leur motivation, même celles et ceux ayant des difficultés.

Avez-vous une anecdote marquante ?

A.V.: Dans une classe, il y a un enfant qui a des problèmes aux jambes. En début d'année, les autres lui faisaient des croche-pieds. Aujourd'hui, ils-elles font presque la course pour l'aider. De manière générale, ils-elles se rabaissent moins et ils-elles collaborent plus.

Comment vous êtes-vous assuré de l'adhésion de toutes les enseignantes ?

R.S.: Mireille proposait déjà bénévolement des ateliers philosophiques inspirés de Frédéric Lenoir aux classes de 5-8H, qui avaient reçu un bon écho. Quand on a présenté le projet educoeur aux enseignantes du cycle 1, tout le monde était partant. Finalement, on a pu concrétiser le projet dans les classes de 3H et 4H.

M.H.: Cette école, j'y ai été élève et mes enfants aussi. J'avais la chance d'être déjà connue. Beaucoup d'enseignantes sont enthousiasmées par educoeur, certaines un peu moins. Mais, en définitive, on peut mettre des choses



© Philippe Martin

en place même avec quelqu'un-e qui n'adhère pas à 100%. Chacune choisit ce qui lui parle le plus.

Quel rôle proEdu a-t-elle joué pour l'aboutissement du projet pilote?

R.S.: C'était le premier feu vert qu'on a eu. Grâce au fonds de soutien, on a pu concrétiser ce projet en commençant par trois classes. Ça nous a redonné de l'élan à un moment où toutes les portes étaient fermées. On savait que ce projet avait du sens, là on avait un soutien concret, notre travail était reconnu. Et lorsqu'educoeur a remporté le premier prix dans le cadre du budget participatif de la ville de Neuchâtel, on a pu étendre le programme dans un second temps.

Quelles suites sont attendues ?

R.S.: On aimerait poursuivre le programme avec les 3H et former les enseignant-es des classes supérieures. Il y a aussi certaines enseignantes qui vont changer d'école et qui ont envie d'amener ces outils avec elles. En revanche, il y a une rupture avec les cycles suivants et surtout un énorme problème pour la continuité du financement. Le budget participatif de la ville, c'était un financement unique. Bien que l'impact soit actuellement évalué par Pauline Lavanchy, doctorante en sociologie et gestionnaire du projet participons.ch, ça ne garantit rien pour la suite. Pourtant, l'école continue d'exister demain et, malgré les retours positifs du terrain, il n'y a pas encore de réponse politique.

Il se pourrait que le CAPPES (Centre d'accompagnement et de prévention pour les professionnelles et les professionnels des établissements scolaires) du canton de Neuchâtel intègre le programme aux activités du groupe de travail pour la coordination de l'éducation et de la prévention dans les écoles neuchâteloises (CEPEN), qui agit contre le harcèlement et pour le mieux-vivre ensemble. Dans ce cas, il s'appliquerait à toutes les 3e années du canton. C'est vraiment ce qu'on espère.